

Mon vécu de Ghérasim Luca – Février 2014

Andrei Gorea

Vingt ans qu'il est mort. Vingt-trois ans que nous nous sommes fréquentés. J'avais vingt-et-un ans quand on s'est connus. Il en avait soixante. Deux ans plus jeune que je ne le suis aujourd'hui.

Je montais pour la première fois l'escalier en bois déverni, étriqué et humide du 8 rue Joseph de Maistre. Au troisième étage, sous les toits, je découvrais pour la première fois le couple d'un poète – Luca – et d'une peintre – Micheline – d'une garde déjà révolue mais encore vivante par la seule voix d'un homme qui s'était toujours défendu d'y appartenir. C'était un atelier d'artiste où l'on accédait en traversant un vaste salon où ils recevaient. Comme toujours depuis, ils m'accueillirent cette première fois avec bienveillance, presque affectueusement, mais aussi sur le qui-vive, scrutant avec circonspection les tournures de ma pensée, mes gestes. Alors qu'au fil du temps leur regard tolérant devenait amical ils n'abandonnèrent jamais cette réserve.



Figure 1. 8 rue Joseph de Maistre, 75018 Paris. Photo Google.

Ces mois-là je m'acharnais sur mon premier roman et redécouvrais ma difficulté extrême de raconter une histoire inventée. Aussi, ce premier soir de nos échanges, alors que je les savais nourris au mamelon du surréalisme, je leur ai affirmé avec bravoure – sans être dupe de la provocation – que Walter Scott, ressuscité de mes lectures pubères, était l'écrivain que j'admirais le plus. Ainsi démarrèrent, à leur stupéfaction et dans le vent de ma fronde, nos innombrables rencontres du soir chez eux abreuvées de petits vins râpeux servis dans des verres bistrot qui accompagnaient les notoires ratatouilles de Micheline, ses pintades rôties, ses ragouts garnis parfois d'une polenta que Luca cuisinait à la façon paysanne. On se voyait aussi chez moi et Odile – ma bien-aimée et épouse d'alors –, parfois chez nos amis ou les leurs, lors de récitals de Luca et des vernissages de Micheline ou de leurs amis. Ils vivaient la dernière bohème du siècle, sans eau chaude, sans salle de bain, avec juste une kitchenette minuscule et des waters qui ouvraient directement sur le salon et, par un vasistas haut perché, sur le ciel.



Figure 2. Chez Esther, Impasse du Midi, 75018 Paris. Photo Jean-Marie Guerlain.

La maison était ouverte aux amis ou connaissances de longue date ou juste de passage, à de jeunes poètes ou fils de poète, à d'éternels solitaires sans métier apparent, à des peintres, photographes, acteurs et musiciens pour la plupart proches de l'anonymat, parfois à quelques célébrités sur le déclin et à leurs compagnes. Ce petit peuple des arts et des lettres mais aussi des « classes populaires », gagnait peu, vivait en retrait dans de petits appartements, jouait dans de petits théâtres, chômait souvent, buvait beaucoup, se couchait tard. Fussent-ils des ceux-ci ou des ceux-là, ils étaient tous accueillis avec un large sourire qui se muait souvent chez Luca en un rire grave et saccadé rendu rugueux par les Gauloises sempiternelles. S'il n'était pas déjà présent à notre arrivée, il nous rejoignait dans le grand atelier où l'on soupait en descendant précipitamment l'escalier étroit et pentu depuis sa mezzanine secrète – lieu sacré à jamais interdit – ou alors, s'il y était, on le voyait parfois s'y retirer inopinément accaparé, j'imagine, par une idée ou un vers.

Il écoutait attentivement les histoires des uns et des autres en s'effleurant la pulpe des dix doigts dans un va-et-vient rapide, les sourcils élevés d'étonnement devant le souffle du monde que nous apportions dans notre sillage et dont il s'était écarté où n'avait pas pu ou voulu suivre et qui, en fin de compte ne faisait que confirmer l'image qu'il s'en était faite depuis un long moment. Ou alors, s'il y trouvait sujet de désaccord, il trépidait debout en accélérant le frottement de ses dix doigts, légèrement vouté, la tête enfoncée dans les épaules, pour finalement, emporté par l'agitation, opposer impétueusement ses observations qui finissaient souvent par s'ouvrir sur les mystères de l'homme. Ce qu'unissait cette compagnie bigarrée était l'admiration béate devant le sage, le sublime Ghérasim. Sur ce plan comme sur d'autres (je suis et j'étais un scientifique), je m'en démarquais. À ma seule exception, Luca n'était entouré que d'admirateurs. Exemple incongru de la jeunesse de cette fin de siècle, j'opposais à cette idolâtrie une vision provocatrice et cynique mais jeune et enthousiaste. Sans qu'il le veuille et même sans qu'il s'en rende compte, je devenais toutefois, le temps aidant, ce

que j'étais, à savoir son petit-neveu, seul parent qu'il eût dans ses parages depuis une vingtaine d'années. La famille, dont il avait rayé l'existence et le concept, l'infiltrait à petite dose tout en édulcorant sa négation farouche. J'ai mis un temps – comme tous les immigrants – à le comprendre, mais j'en ai accepté d'emblée le principe. J'avais moi-même déjà rompu avec mon appartenance et ma langue.

A mon cynisme de l'époque – aujourd'hui à peine lustré par le temps –, en partie supplanté pendant les dernières années de sa vie par une révolte souterraine que j'affirmais progressivement, il opposait une dubitation en apparence prudente mais en fait profondément réprobatrice, parfois scandalisée. L'âge aidant j'en ai compris les causes et accordé des circonstances atténuantes à cette attitude que j'ai faite en bonne partie mienne depuis longtemps.

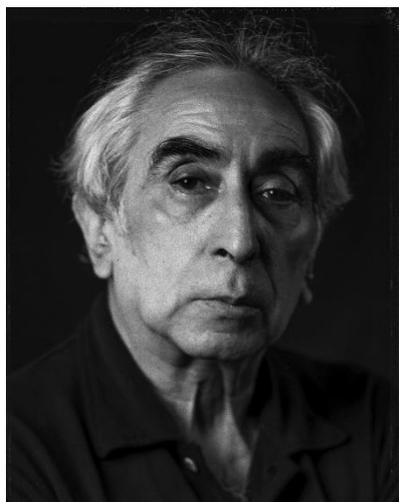


Figure 3. Gilles Ehrmann. Auteur inconnu.

Parmi la multitude d'habitues du 8 Joseph de Maistre il en était un, Gilles Ehrmann, de loin plus important que les autres. C'était l'ami intime, le frère de création et de sagesse, un homme replet, taciturne – quasi-muet – aux traits amérindiens, au teint olivâtre, aux cheveux longs, noirs et soyeux, une Gauloise sans filtre allumée ou éteinte toujours pendue à ses lèvres violacées. Bien que l'image en creux de Luca pour ce qui était de la sociabilité, les ondes qu'il dégageait semblaient les réunir avec prédilection. On me l'avait présenté comme un grand photographe dont la grandeur n'avait pas réussi à me frapper à l'époque, et dont les reportages en noir et blanc, à la fois vrais et esthétiques, ne m'inspiraient ni alors ni aujourd'hui. Dans l'entourage de Luca, chacun à sa façon devait avoir de la grandeur pour que, en retour, elle justifie l'intérêt qu'il lui portait. À ce jeu je devais avoir la mienne, tout aussi contestable en fin de compte que celle de tous les autres sauf celle du dit photographe. Ces premières années-là Gilles était le seul à ne pas se dissoudre parmi les courtisans de Luca. Il était l'égal du maître.

Les premiers mois de mes péripéties parisiennes je butinais d'appart en appart, visitais souvent le 8 Joseph de Maistre, absorbais avec délice et ferveur les effluves de cette ville aimée qui en peu de temps était devenue mienne aussi grâce à Luca. Sans toit à nouveau, Luca, m'a proposé le petit appartement du grand photographe habité ces jours-là seulement par sa compagne. C'était une fille que j'avais déjà croisée plusieurs fois, rigolote, causante, un quart de siècle plus jeune que le photographe, à peine quelques années plus âgée que moi. Elle m'accueillit avec enthousiasme. Étant ce que j'étais, j'en suis tombé amoureux.

Luca, à qui je confiais déjà les faits de ma vie, en fut le premier averti, par téléphone le jour-même. Ce fut ma première rencontre avec les foudres du démiurge qu'il était. Avec une exaspération montante qui excluait toute trace de parenté, encore moins de notre amitié naissante (chose que je n'ai comprise que des années plus tard), il a exigé que je quitte les lieux sur le champ, que je m'en aille il n'en avait rien à battre où, au Canada – ma destination d'origine avant d'avoir choisi Paris – ou ailleurs, que je

déguerpisse dans l'instant. La violence de la réaction, sa froideur inattendue m'ont déstabilisé. J'ai découvert ce soir-là une des frontières qu'il ne me fallait pas franchir et un des filons qui irradiaient depuis ses tréfonds explosifs. Je ne sais plus où j'ai passé cette nuit-là. Il se peut que Luca se fût inquiété et qu'il m'eût trouvé en urgence un autre toit d'un autre ami. Il se peut qu'il le fit seulement quelques jours plus tard. Quoi qu'il en fût, j'ai radié toute velléité de faire du pied à la joyeuse compagne du photographe. La leçon apprise, j'ai continué à fréquenter le chaleureux atelier du 8 Joseph de Maistre.

Il me semble plutôt que, entièrement désespéré cette fois-là, je me fusse retourné vers un ancien ami de lycée qui se trouvait à Paris depuis quelques années et dont j'ai découvert en le retrouvant l'homosexualité flagrante. Il m'a recommandé aussitôt à l'ex-directeur de l'Opéra de Paris (Bernard Lefort ?) qui, dans ses chambres de bonne d'un bel immeuble haussmannien, accueillait – ça en avait tout l'air – de jeunes hommes de passage. Il m'a serré la main et a laissé mon ami me conduire au dernier étage. La chambre était propre, confortable mais n'avait ni serrure ni loquet. J'y ai passé une nuit sur le qui-vive. Le lendemain matin j'ai appelé Luca lui demander conseil. Il a réagi aussi violemment que lors de mon amourette du jour d'avant, cette fois-là pour défendre l'intégrité morale (ou corporelle) d'un jeune homme qui se trouvait être par ailleurs son petit-neveu. Que je quitte cet endroit dans l'instant. Ce que j'ai fait.



Figure 4. À l'écoute. Photo Jean-Marie Guerlain.

Ghérasim Luca était un homme *'trapu, robuste, vivace'*¹, en la puissance de l'âge encore longtemps après l'avoir connu, bronzé l'été – il passait depuis longtemps et pendant les premières étés de notre rencontre plusieurs semaines à Stromboli chez son ami et éditeur d'alors, François Di Dio –, de plus en plus pâle l'hiver. Ses larges épaules, légèrement voutées – non pas par l'âge mais par une attitude d'expectative semblable à celle du coureur de demi-fond avant le coup de feu – soutenaient une grosse tête dont la calvitie précoce – son grand complexe selon mon père, son neveu – n'avait laissé qu'une couronne de cheveux longs jusqu'aux épaules avant qu'il ne les raccourcisse (lui-même) dans les années '80. Il avait de grandes oreilles sur un visage aux traits robustes mais nobles où se disputaient selon ses états d'âme la joie de vivre, l'étonnement, une vaste mélancolie, l'humour, une attention intense. A l'exception des jeans qu'il évitait, il s'habillait comme un étudiant – souvent en noir – et avait adopté les derniers hivers de sa vie un chapeau à larges bords qu'il portait avec un manteau retourné dont Micheline avait embelli la doublure sans réussir à en cacher le ridicule.

Mon Luca à moi, celui dont j'ai compris au fil du temps – pour l'avoir vue croître ou plutôt se révéler en moi-même – les principes fondateurs de sa vie – la liberté de pensée, la rectitude morale et artistique dont l'intransigeance n'était que superficiellement masquée par son regard neutre ou bienveillant –, enfouissait légèrement excentré dans son univers de révolte poétique primordiale, d'appétence, de sagesse un noyau d'orgueil, une humilité douteuse que j'ai mis plusieurs années à soupçonner avant d'en être certain. Le surréaliste qu'il ne voulait pas être malgré ou à cause de sa vénération pour ce mouvement depuis longtemps éteint – je parle du milieu des années '70 – cachait une frustration contenue mais tenace de ne pas être (re)connu par cette fin de siècle qu'il n'arrivait plus à suivre. C'est en vertu de cette révélation progressive que je l'ai affronté, que j'ai contesté son omniscience, que nous avons guerroyé en sourdine.

Que ce soit entendu, je raconte un Luca intime, un Luca tardif, un personnage attachant, grandement estimable, appartenant à un monde légendaire dont j'avais le sentiment de palper la chair, d'en ressentir les exigences. En vérité, je ne tenais pas tout à fait près du cœur ce monde des fondateurs du nouveau discours littéraire du début du 20^{ème} siècle, surtout à cette époque où je m'échinai à trouver les secrets du fil narratif. Il ne me captivait pas, je lui trouvais – je lui trouve encore – une dose de communautarisme prétentieux, chose que je laissais transparaître et qui contrariait davantage notre entente. Luca en était un des derniers petits frères, content de l'être mais mettant un point d'honneur, de principe et même de vérité à s'en démarquer chaque fois qu'un esprit rudimentaire, novice ou mal intentionné y alludait. Sa conscience accrue, presque dévorante de son universalité singulière insuffisamment admise – y compris par son petit-neveu qui lui tenait tête – se heurtait tout autant à l'étiquette de 'poète roumain' que ces mêmes novices, ou mal intentionnés lui collaient avec nonchalance en l'y enrégimentant. En les sentant venir, son visage affichait une grande surprise – jumelle de celle de ma grand-mère, sa sœur –, son attention toujours intense les quittait d'un coup pour s'y porter à nouveau au bout d'un moment en même temps qu'il débridait sa réplique qui, animée par une agitation croissante, confondait pour toujours le transgresseur malin ou innocent, l'un comme l'autre nécessairement des rustres d'esprit. Il déployait en même temps son discours gestuel tempétueux caractéristique, porté par une indignation ontologique mais aussi et plus souvent par l'exaltation d'une humeur poétique, d'une jubilation malicieuse que parfumait l'irrationnel du

¹ Théophile Gauthier.

rationnel avec comme ingrédient un léger fumet d'humour juif où le connaisseur que j'étais discernait une imperceptible haleine valaque.

L'on ne peut pas parler de Luca en ignorant Micheline (qui signait Catty). Micheline et Luca se sont rencontrés en amour, en art, en goûts, en jeunesse (davantage celle de Micheline), en bohème quelques vingt ans avant que je ne les rencontre. Ils étaient bons vivants, rigolaient de bon cœur – Micheline un chouïa moins que Luca – se lavaient à l'eau froide dans leur mini-kitchenette où Luca se rasait le matin, où Micheline cuisinait à l'étroit ses ragouts et ses fameuses ratatouilles auxquelles Luca ajoutait une pointe d'humeur roumano-balkanique, polenta en garniture, halva et feta côté dessert. À l'époque où je les ai connus Micheline peignait déjà moins, exposait rarement (deux fois à l'*Usine* à neuf années d'intervalle), illustrait, rarement, les publications de Luca. Lui, il donnait des récitals – une fois même à San Francisco où nous nous sommes rencontrés –, publiait tous les quatre ans ou plus un livre (après notre rencontre deux chez le *Soleil Noir*, ensuite des rééditions chez *Corti*) – pour ce que j'en sais des poèmes écrits des années, voire des décades auparavant –, composait encore des *cubomanies*, faisait parfois des dessins pointillistes à l'encre noire. Ils étaient inséparables chez eux comme dans le monde, à Paris ou ailleurs, avaient les mêmes souvenirs, les mêmes amis et connaissances, parlaient des mêmes choses, s'étonnaient des mêmes entourloupes de la vie, des mêmes pensées saugrenues que les uns ou les autres leur confiaient. Micheline était immergée sans l'avouer dans la grandeur de son compagnon d'une vie – ils ne se sont mariés que sur le tard pour des raisons administratives –, Luca se flattait de vivre auprès d'une grande peintre car il ne pouvait se satisfaire de moins. Tous les deux semblaient ressentir en même temps la même chose envers quiconque et quoi que ce soit mais n'exprimaient jamais en public ce qui les gênait chez quelqu'un sans réussir pour autant à s'empêcher de lui en envoyer des signaux infraliminaires. Pour ma part, je les ressentais. Alors que la gêne devant le faux pas d'une personne prenait chez Luca l'aspect de la surprise dubitative, je la devinais chez Micheline à son expression d'un sérieux imperceptiblement désappointé qui mettait en question toute ma personne. Elle était le juge, lui le sage.

Leur union semblait frôler le mythe, elle ne laissait pas de place au doute. Peu à peu le temps m'a appris autrement. J'ai été témoin une ou deux fois de leurs mésententes mais mon petit frère qui les visitait souvent m'a raconté des scènes dignes des couples ordinaires. En privé, Luca pouvait parfaitement élever la voix, censurer, interdire, blâmer.

À San Francisco je n'ai vu Luca qu'un seul après-midi. Pure coïncidence. Il avait 71 ans et mettait pour la première fois les pieds sur ce continent. Invité pour un récital au *International Festival of Language and Performance* il allait y rester quelques jours. Moi j'y passais un mois de travail avec un ami scientifique. J'ai été ravi d'inviter Luca sur notre champ de combat. Nous n'avions pas grand-chose à lui montrer ni sur les murs du labo ni sur nos écrans, mais Luca nous écoutait – mon ami surtout, moi faisant la traduction – plus fasciné que d'habitude, avec la même expression de grand étonnement que celle de sa sœur. Je me le suis demandé à l'époque et je me le demande pendant que je l'écris comment a-t-il absorbé le saut brutal et tardif vers cette civilisation distante dont il ne comprenait la langue, sur

laquelle il n'avait aucune intuition, lui poète montmartrois aux racines surréalistes, juif roumain ayant côtoyé les grands noms de la poésie et des arts du deuxième quart du vingtième siècle, fils d'un père mort à la guerre de '14 – à ce que l'on dit – et d'une mère marchande de shmotes (shmata) de la rue Taica Lazar à Bucarest, lui qui avait déjà commencé à glisser sur le ruban du temps. Quoi qu'il en soit, lui l'homme sans famille rencontra par hasard son petit-neveu à l'autre bout du monde dans un univers sans repères. Quand je l'ai présenté à mon ami comme mon grand-oncle, il m'a corrigé et a proposé 'cousin'. Je fais cette parenthèse californienne car, de mémoire, ce fut son seul voyage sans Micheline. À ma connaissance, le seul voyage de Micheline sans Luca avait été quelques années auparavant, en Israël, chez mes parents, avec la grande et généreuse Odile.



Figure 5. En accompagnant Micheline et Odile à Orly pour leur départ vers Israël. Photo Micheline Catty.

Ils ont accueilli un jeune homme qui déployait ses ailes, ont suivi et parfois accompagné sa fougue avec une curiosité d'autant plus perplexe que ce jeune ramenait dans son sillage l'arôme d'une Roumanie natale, raison pour laquelle Luca – et donc Micheline – l'aurait rejeté s'il n'en avait été le grand-oncle – notion de parenté qui, avec le temps, le pénétra malgré lui. Ils ont accepté avec bienveillance puis cocooné intellectuellement son petit frère désespéré, ils ont été aux places d'honneur dans les soirées hilares de ses amis où Luca participait avec ardeur à la ronde des joints, ils sont devenus partie intégrante de ce groupe dont la jeunesse n'était démentie que par la figure centrale d'Odile qui les surpassait en âge d'au moins seize ans et pour certains d'entre eux de plus de vingt.

Nous apprenions Paris et la France, eux assimilaient hésitants la présence vivante de deux petits-neveux adultes surgis de nulle part sans crier gare et avec eux un pan d'un passé familial dont Luca s'était depuis longtemps détaché. Ainsi allèrent les choses pendant une dizaine d'années.

Si j'y pense, notre invasion dans leur vie n'a pas dû être moins notable que leur entrée dans la nôtre. L'imbrication a scellé le destin de mon frère, a affuté mon regard critique sur moi-même, donc sur le monde, a marqué par ma procuration la jeunesse de mes amis – qui ne les ont rencontré qu'une poignée de fois – d'un parfum ésotérique pour eux, hautement vénérable, profondément parisien. De son côté, Luca a renoué – de façon contingente mais assumée au fil de notre relation – avec son passé sublimé dont Micheline a eu un premier aperçu matériel et spirituel d'abord en faisant ma connaissance, ensuite en rencontrant et agréant mes parents – le neveu et la nièce par alliance – dont Luca n'avait eu ni cherché d'avoir de nouvelles depuis vingt ans. Elle a même cru s'imprégner d'une partie des sources mystérieuses de son homme en rencontrant en Israël sa sœur, ma grand-mère.



Figure 6. Avec Micheline (en premier plan) et Odile chez mon grand ami. Photo Jean-Marie Guerlain.

Étant donné ma perspective, je ne peux esquisser ma vision de Luca et Micheline sans parler de mon frère. De cinq ans mon cadet, il a rencontré Luca brièvement l'été de ses dix-huit ans, trois années après moi. Il a dû rêver de cette rencontre pendant les deux années et demie de son séjour malheureux dans l'armée israélienne et, dès son retour à Paris – brisé pour toujours sans qu'on le sût encore –, ne les a plus perdus de vue. Il tenait encore tête vaillante que vaillante à la vie tout en glissant dans l'impuissance, laquelle a nourri depuis en proportion sa susceptibilité, son orgueil blessé. Luca fut sa porte de lumière. Aux yeux de mon frère il possédait toutes les qualités auxquelles lui-même pensait pouvoir prétendre : sagesse, noblesse d'esprit, âme de poète, entourage adulateur. Pour lui Luca avait surtout la précieuse qualité de l'écouter sans qu'il se sentît jugé – qualité que mon cercle d'amis, seul entourage de mon

frère, avait perdu avec le temps ou n'a jamais eu. C'était l'écoute d'un individu qu'il tenait en haute estime et qui lui ouvrait, prétendument, le grand passage vers le personnage qu'il était en train de s'inventer, celui qu'il n'avait jamais réussi être. Il m'a toujours paru évident que Luca n'en était pas dupe. Avec Micheline, quand ils en parlaient en son absence, rarement, ils relevaient son désarroi poétique, sa fragilité archétypale. Ils taisaient tout le reste. Je leur en ai voulu en proportion que mon frère s'éloignait de sa vraie nature comme du reste du monde et trouvait refuge dans leur giron. Je leur en ai voulu pour leur double pensée qui acceptait avec bienveillance sa bohème désorientée et inoffensive – comme celle de la plupart des personnages qui les entouraient – sans jamais tenter de freiner le grand délire dans lequel mon frère s'engouffrait.



Figure 7. L'auteur (debout) et son frère. Photo Jean-Marie Guerlain.

Dans le sillon de leur acception en apparence acritique du personnage de plus en plus irrévocablement fictif que mon frère se forgeait, j'ai développé une hostilité prononcée non pas à leur entourage qui se faisait poussiéreux, jamais embelli par une pépite précieuse que Luca aurait découverte ou encouragée, mais au fait qu'ils s'y complaisaient, qu'ils encourageaient même en taisant les causes perdues de ses membres, en particulier celles des jeunes aux modestes prétentions poétiques, plastiques ou dramatiques. Il m'arrive, vingt ans après, d'en rencontrer quelques-uns, égarés, vaincus, dépressifs.

Les années passant, mes passages 8 rue Joseph de Maistre se sont espacés, ceux de mon frère se sont rapprochés. Le grand photographe a cessé d'être le grand ami et frère de la maison Ghérasim-Catty. Tout au moins a-t-il commencé par se faire rare, puis a disparu. Je crois me souvenir qu'ils évitaient d'en parler et qu'à mon premier questionnement la réponse fut absconse. Je l'ai cru mort. Un autre personnage, plus jeune, Thierry Garrel, a pris progressivement sa place dominante. Directeur des programmes documentaires sur ARTE, féru du génie de Luca, il en est devenu le conseiller intime œuvrant sous sa stricte surveillance à la dissémination de ses œuvres, devenant peu à peu son exégète attiré, rôle qu'il garde encore aujourd'hui. C'était un personnage glissant aux allures romantiques, tout en sourires convenus habillant une substance douteuse. Rétrospectivement, je dirais que son avènement coïncida avec le début du crépuscule de mon amitié avec Luca.



Figure 8. Thierry Garrel. Auteur inconnu.

La Seine coulait. Aux sujets de plus en plus nombreux, dont celui de mon frère, nos avis divergeaient. La tension entre le maître et le disciple qui ne se vivait pas comme tel s'est muée en un désaccord que je n'ai plus eu envie de subir. Ce furent les dernières dix années de sa vie.

Deux ou trois années avant sa mort, le couple a dû déménager. Le petit immeuble du 8 Joseph de Maistre était à vendre ou à reconstruire et on les poussait dehors. Leur combat pour y rester a duré une année ou deux. Des amis bien placés ont réussi à faire valoir la valeur culturelle de Ghérasim et leur ont obtenu un grand trois pièces rue Boyer, un coin reculé du vingtième arrondissement où ils n'avaient, je crois, jamais mis les pieds. Ce sont ces circonstances administratives qui les ont obligés à se marier. Dans un premier temps la rupture d'avec Montmartre et leur vie de toujours a semblé insoutenable. Pourtant, le grand appartement moderne s'est aussitôt imprégné de leur vie habituelle et malgré le remplacement du grand atelier par une petite chambre avec vue sur la tour Eiffel lointaine, la rupture a semblé s'estomper. Ils avaient pour la première fois une télé que Luca regardait avec la passion de ceux qui découvrent le monde. Les fêtes, peut-être plus rares, continuaient. Micheline s'appliquait encore à sa série de peintures « blanches » (il fallait entendre « purifiées »), Luca exposait parfois des cubomanies pour la plupart, voire toutes, d'une époque reculée. Ils sortaient encore, faisaient la fête, fumaient et buvaient. Ils répondaient encore à nos invitations, Luca s'emparait avec la même fougue du joint qui circulait, nous riions encore. Malgré tout, une faille profonde séparait désormais leur présent du passé. Luca a dû se faire opérer. La vieillesse s'en emparait à vue d'œil.

J'avais entendu parler de Luca bien avant que je ne le rencontre. Il avait été un personnage quasi-mythique dans la famille. On en parlait peu – on l'appelait Zola, une altération de Zalmann nom qu'il ne fallait surtout pas prononcer en sa présence – mais son spectre évoqué parfois par ma grand-mère (à l'instar de toute la branche commerçante de la famille qui lui avaient donné ici et là un coup de pouce dans sa jeunesse) – celui d'un bohème excentrique aux poches vides qu'elle ne comprenait pas ni ne pouvait comprendre –, parfois par mon père – qui exaltait sans emphase sa singularité humaine et poétique –, teintait d'originalité et de mystère la trame de l'inconscient collectif de notre famille

bucarestoise. Ceci explique qu'à mon heure de gloire d'écrivain prodige de 12 ans, mon père lui envoya mes écrits que Luca ne lut jamais, peut-être aussi à cause de cette langue qu'il voulait oublier. Je les ai aperçus rangés à plat dans un placard de leur salon quand, pour la première et dernière fois, j'en ai abordé le sujet. Alors que je n'ai jamais cessé d'écrire et qu'il le savait, il rebutait mon amateurisme – pour Luca le don se devait d'être total –, ne parlait jamais littérature, encore moins alludait-il à son travail. Il préférait m'interroger ou plutôt m'écouter lui raconter ma vie, ma recherche, mes amours.

Je n'ai aucun souvenir de lui avoir montré l'aboutissement de mon premier roman achevé pendant ma première année parisienne. En revanche, je lui ai bien montré le deuxième, un mois ou deux avant sa mort, je ne sais plus très bien. C'était le récit d'un voyage et d'une rupture amoureuse. La moitié se passait dans un pays de l'Amérique du Sud où je noyais mon amertume et dont les forêts luxuriantes et les paysages époustouflants s'étalaient sur de nombreuses pages. Je les jugeais nécessaires autant pour le récit qu'en tant qu'exercice de style. J'y croyais.

Que celle qui devait être ma première lectrice fût ma voisine du troisième, Mme M, une veuve approchant les 90 ans, j'en étais persuadé. De sa voix grêle et bienveillante Mme M m'a dit l'avoir aimé. Les histoires d'amour elle semblait en comprendre les ressorts. Je l'ai donné à Luca. Je leur ai dit que ma voisine, la vieille dame, l'avait aimé. Il a reçu l'information comme un affront. Micheline en a fait l'écho. Que je comptais envoyer le manuscrit à Corti, son éditeur, l'a presque fait sortir de ses gonds. Pour qui je me prenais ?

Deux semaines plus tard, le soir, ils me rendirent visite pour me le retourner. Je n'en suis pas sûr mais il est très probable que nous dînâmes ensemble. Il est tout aussi probable qu'il ne touchât le sujet de mon œuvre qu'après le dîner. Un malaise palpable planait déjà dans l'air. J'étais à ses yeux cet écrivain du dimanche – que j'écrivais depuis l'enfance ne changeait rien à la chose – qui se trouvait être son petit-neveu lui soumettant son premier œuvre (en français) et qui attendait son verdict. Ils n'avaient pas aimé. Luca ne savait comment le dire et s'en serait bien passé. Mais ils étaient venus pour ça, il le fallait.

Je ne sais plus comment il a enfin abordé le sujet mais je me rappelle que la tension monta avec chacune de ses phrases. J'ai dû l'interrompre au bout d'un moment pour revendiquer un non-sens ou alors pour lui demander le compte d'une dernière affirmation. Il ne jugeait pas tant mon récit que ma personne en général et en particulier cet individu qui se pensait écrivain. Alors, ou peut-être à ma deuxième ou troisième protestation, donnant libre cours à la frustration de ne pas dire sa verte pensée, il m'a donné le coup de grâce. « Pour qui te prends-tu », a-t-il élevé la voix, « pour Chateaubriand ? »

Chateaubriand, je n'avais jamais lu. Je me propose encore aujourd'hui de le lire. Je savais en revanche que c'était une icône de la littérature française, et que, par conséquent moi je n'étais qu'un fumeux prétentieux. Je pense que l'échange s'est arrêté là. Ils sont partis tôt, épuisés, laissant derrière eux un lourd poids de non-dits et, pour ma part, un grand réservoir de rage.

Peu de jours après – peut-être même le lendemain – Micheline m'a invité à dîner. J'ai accepté, bien sûr. Ce qui restait à dire allait être dit. Luca semblait avoir réfléchi et voulait s'expliquer. Moi j'arrivais avec ma rage contenue. J'étais prêt. Ce fut la dernière fois que nous nous sommes vus.

Cette soir-là, rue Boyer, s'est prolongée tard dans la nuit. La tension flottait dans l'air dès le départ. Luca a abordé la pente hésitante qui devait l'amener à me convaincre sans heurt du bienfondé de son herméneutique. Moi j'étais un incendie dans la stalle de départ. J'ai mis en doute la suprématie de son

éthique comme de son esthétique, j'ai questionné le fondement de son bienfondé. J'ai désapprouvé le regard qu'il posait sur mon récit. Le récit n'était pas un chef-d'œuvre mais il ne comportait aucune complaisance et avait le droit d'être. C'était un récit vrai, que l'auteur avait eu besoin de situer dans un paysage tropical. Ces choses étant entendues, il avait mieux à faire que de m'envoyer Châteaubriand à la figure. Je n'avais pas lu moins que lui et nos nécessités littéraires ne se devaient pas de correspondre. Au lieu de m'accabler de son déplaisir irrité j'aurais apprécié une critique circonstanciée. Luca s'est tu. Puis a repris la pente. Nous tournions en rond. J'ai arrêté net. Je n'apprenais rien. Je suis parti. Je ne l'ai plus revu.

En y pensant aujourd'hui, à peine plus âgé qu'il ne l'était quand je l'ai connu, je constate que nous partageons à âge égal une bonne part de notre philosophie du monde. Il est probable que c'est en partie pour en avoir intégré la sienne non pas par pure osmose mais parce qu'elle convenait à ce que je suis et en cela je la trouve juste. En me projetant en arrière, je soulèverais aussi un sourcil et, si j'avais été surréaliste, j'aurais aussi crié à la trahison ou à la bêtise si un prétendu jeune écrivain de la fin du 20^{ème} siècle liait son crédo à Walter Scott. Je jetterais aussi à la porte ce jeune qui par candeur irresponsable mettrait en danger une grande amitié. Je poserais aussi un regard dubitatif sur ce jeune téméraire qui me semblerait ne pas connaître ses limites. Je protégerais sans doute un ami si j'en avais un tout aussi amoureux que devait l'être le grand photographe de sa jeune et copine bavarde. Mon âme littéraire s'hérissait, peut-être, à la lecture d'un récit imparfait faisant gros usage de descriptions de la nature qui m'évoqueraient une reprise mineure de celles d'un Chateaubriand avec deux siècles de retard. Peut-être. Peut-être pas. Mais je comprends l'esprit derrière ces actes. Nous nous appartenons. Luca m'en a rendu conscient.

Des années auparavant, un soir, chez moi, mon père qui me rendait visite avec ma mère nous a appris avec sérieux que la pierre tombale de son père venait d'être volée. « On a volé la pierre tombale de Bernard ?! » s'est exclamé mi-figue mi-raisin Luca. Aidés par le joint que mes parents regardaient d'un œil circonspect, nous avons éclaté d'un fou rire. Ces temps de notre joyeuse connivence, ceux de notre amitié et de ma jeunesse, me ventent encore.

Paris, Février-Avril 2014

Révisé en Décembre 2018

F I N